

ANAS HAMOUDI

LES RAILS DE
L'ÂME

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527082

Dépôt légal : mars 2026

Première partie

Introduction

L'exil est une blessure qui ne se referme pas. Elle s'apaise, mais réagit encore aux saisons de l'âme.

L'homme qui quitte sa terre n'emporte pas seulement des souvenirs – il emporte avec lui une manière d'appartenir au monde, une cartographie culturelle, une logique façonnée par des siècles de nuances. Arrivé sur une terre nouvelle, il découvre que sa syntaxe relationnelle ne s'installe pas facilement dans ce nouvel écosystème.

L'exilé, dans cette équation, devient un traducteur malgré lui.

Traducteur d'une culture étrangère.

Traducteur d'une religion qu'il craint de voir diluée.

Traducteur d'un amour dont le vocabulaire affectif appartient à une langue qui disparaît.

La nature rigide n'est pas une volonté de domination – c'est une méthode humaine de préservation.

Quand on a tout risqué pour offrir à sa descendance ce qu'on n'a pas eu, la peur de perdre cet équilibre fragile devient une angoisse permanente.

Chaque écart à la tradition semble être une inconnue effrayante. Chaque aspiration différente ressemble à un rejet du sacrifice opéré par l'exilé.

Pourtant, dans le secret de ses nuits, l'exilé n'est pas l'autocrate que sa descendance peut parfois percevoir.

Il est l'enfant qui a dû devenir adulte trop tôt.

Le fils qui n'a pas eu le droit à l'erreur.

L'immigré qui a dû prouver deux fois plus pour obtenir deux fois moins.

Sa foi est une foi de la résilience.

Une foi qui l'a aidé à tenir quand tout semblait s'effondrer.

Une foi qui lui a donné une dignité quand le monde extérieur la lui contestait.

Mais cette foi s'est construite dans la tension – entre ce qu'il avait quitté et ce qu'il n'arrivait pas à rejoindre complètement.

Alors, oui, les principes semblent durs.

Il transforme la flexibilité en faiblesse, la nuance en danger.

La sévérité devient la preuve de son engagement – envers Dieu, envers la tradition, envers cette identité qu'il craint de voir disparaître dans le grand mélange culturel.

En voulant préserver sa descendance du chaos qu'il a lui-même traversé, il lui construit une prison dorée.

En voulant lui transmettre la force qui l'a sauvé, il lui transmet la peur qui l'a habité.

En voulant lui apprendre l'amour de Dieu, il lui transmet malgré lui la peur de l'étranger.

La confusion qu'il inflige parfois n'est pas, dans son esprit, de la malveillance.

C'est une pédagogie de choc – celle qu'il a reçue de l'exil.

C'est le seul langage qu'il connaît pour dire : « Le monde est dur, prépare-toi ».

C'est une manière de le protéger en le durcissant avant que le monde ne le brise.

Quand il dit « Tu devras rendre des comptes », il entend « Je ne veux pas te perdre pour l'éternité ».

Quand il dit « Tu t'égaras du droit chemin », il veut dire « J'ai peur que tu ne perdes ton âme ». Sa propre foi est traversée de doutes, à l'image de tous les hommes et de toutes les femmes qui ont foulé la Terre.

Alors il les recouvre de certitudes.

Et plus le doute grandit, plus les certitudes s'affirment avec force.

Cette initiation violente ne vient pas d'un manque d'amour, mais d'une logique secrète, intime, presque inconsciente : L'exilé investit davantage là où il perçoit de la vulnérabilité. Il serre plus fort ce qu'il craint de perdre.

Et dans cette économie affective déséquilibrée, le plus sensible devient à la fois le plus protégé et le plus opprimé.

« Sois un homme, mais reste mon fils »

Comment lâcher prise sans abandonner ?

Comment aimer sans contrôler ?

Comment transmettre sans imposer ?

Il n'y a pas de schéma écrit à l'avance.

Un simple pont entre deux rives qui tremble sous le poids du passage. Car l'exilé est le gardien des frontières intérieures, et il peut malgré lui enfermer ceux qu'il voulait protéger.

Ce roman n'est pas l'histoire d'un conflit.

C'est l'histoire d'une mémoire secrète d'un homme qui porte le poids d'un renouveau.

C'est l'histoire d'Isaac Karam, un homme que j'ai connu lors de mes voyages. Un homme qui a dû apprendre à distinguer l'amour de l'expression incomprise, la tradition d'une caricature et la piété d'une bataille intérieure.

L'espoir secret de ce récit est de comprendre que les murs érigés de la transmission empêchent autant les assauts d'un monde étranger que la lumière d'un nouveau monde, que détruire la forteresse d'une génération est le prix à payer pour offrir une boussole à la génération suivante.

Cette histoire est celle du passage d'un flambeau, d'un amour silencieux à un amour qui s'exprime.

Cette histoire ne juge pas – elle raconte.

Elle n'accuse pas – elle comprend.

Parce que chaque génération fait de son mieux avec les outils qu'elle a reçus.

Et que le pardon commence là où finit la compréhension.

I Le premier wagon

Il découpait le poulet avec une précision méthodique, le couteau aiguisé, la main ferme... Quand il levait son verre, son regard glissait parfois vers la fenêtre, non comme s'il craignait une ombre, mais comme s'il surveillait la frontière entre notre monde et *l'autre*. Il parlait peu. Quand il disait « Mange », ce n'était pas un ordre, mais une invitation – comme si me nourrir des plats familiaux était une manière de m'ancrer à quelque chose que lui sentait se dérober. Un soir de Ramadan, il me guida jusqu'au salon. Son geste pour dérouler le tapis n'était pas brusque, mais empreint d'une solennité presque triste.

« Bismillah ir-Rahman ir-Rahim... »

Sa voix était grave. Elle portait le poids d'une transmission dont il se sentait le dépositaire fragile. En priant derrière lui, je ne sentais pas de rigidité, mais de l'angoisse – l'angoisse de celui qui doit transmettre un héritage dans une langue qui n'est plus tout à fait la sienne.

À Lille, la maison familiale sentait le cumin, et beaucoup de mélancolie. Le temps y stagnait, lourd comme une journée d'hiver. Un soir de décembre 2004, un documentaire sur l'Orient-Express me cloua devant l'écran. Fasciné, je dessinais des chemins de fer et des trains sur une enveloppe beige. Mon père entra, regarda le dessin. Il le prit, le tournant dans ses mains.

« Des trains... » dit-il. « Mehdi aussi dessinait des lignes. Des équations, des plans. Des choses qui partent loin. »

Il reposa l'enveloppe, le regard sérieux.

« Fais attention, Isaac. Quand on part loin, on change. Et parfois, on change tellement qu'on ne reconnaît plus sa propre maison. Respecte toujours tes prières à l'heure, invoque Dieu, demande le repentir sans cesse. Et ne tombe pas dans le *Haram*. »

Ce n'était pas un ordre. C'était un constat. Il ne craignait pas les départs ; il craignait ce qu'ils représentaient : la distance, le changement, la possibilité de devenir un étranger pour les siens. Le risque de se perdre dans des paysages dont il ne connaissait pas la géographie.

Ce soir-là, j'écrivais mes premiers poèmes¹ en marge de mon cahier de français.

Amina, ma sœur, portait à bout de bras la fragile communication au sein de la famille : « Isaac a encore eu 18 en rédaction ! »

Mon père trempa un morceau de pain dans la sauce. Il me regarda.

— Les études, c'est bien. Mais il faut savoir pourquoi on étudie. Ton frère Mehdi était le plus intelligent. Il était brillant en mathématiques. Mais il oubliait parfois l'essentiel.

— Comme quoi ? demandai-je.

— Comme vivre avec les siens. Garder ses racines. L'intelligence, si elle t'éloigne de ta famille, à quoi elle sert ?

Pour lui, l'excellence scolaire n'était pas une fin en soi, mais un outil qui pouvait creuser un fossé entre nous et eux – entre ceux qui restent ancrés et ceux qui s'émancipent.

Derrière notre maison s'étendait un terrain vague, un ancien dépôt ferroviaire où des rails rouillés émergeaient çà et là de la terre, comme des squelettes de serpents géants. Mon refuge.

Un après-midi de printemps, j'y découvrais un wagon abandonné, caché sous les ronces et les buissons. La peinture bleue s'écaillait, les vitres étaient brisées. À l'intérieur, sur

1 Note de l'auteur : chaque poème est disponible en annexe par ordre d'apparition dans le récit.

une banquette en bois, quelqu'un avait gravé : « *Ici reposent les rêves de Lucien, 1942-1968* ».

Je sortis l'opinel de mon frère, la seule relique que j'avais de lui, et ajoutai en dessous : « *Et ceux d'Isaac, 1989 ?* »

Quand j'obtins mon bac, ma mère m'offrit un carnet à couverture noire et un stylo en laiton. « *Pour tes voyages intérieurs.* » Le stylo portait des marques de dents à son extrémité. « *C'était à ton grand-père, il notait tout ce qui était important pour lui, le budget du mois pour nourrir sa famille, les mots qu'il apprenait en français, les souvenirs du Maroc.* »

En regardant la chambre où mon père priait, elle me murmura le paradigme de ma nouvelle vie : « *Certaines plumes résistent aux mâchoires les plus dures.* »

Il arrivait que mon père lise ce que j'écrivais dans mon carnet, poussée par une curiosité qu'il dissimulait derrière un regard inquiet, curieux, un regard qui effaçait toute trace de contrôle et d'autorité.

J'allais prendre mon premier train. Je voulais un endroit épuré pour y construire mon nouveau moi. Direction Compiègne, en prépa littéraire.

La veille de mon départ, mon père frappa à ma porte. Il tenait un petit Coran de poche.

— Prends-le. Lis quelques passages chaque jour. Il te rappellera d'où tu viens.

Je le rangeais dans mon sac. Il resta debout sur le seuil de la porte.

— Là-bas, tu vas rencontrer des gens qui pensent différemment. Qui vivent différemment. Écoute-les. Apprends. Mais n'oublie pas que tu n'es pas comme eux. Tu as un passé, une famille, une foi que tu dois tenir fermement, et seul Dieu t'ouvrira ses portes si tu respectes tes devoirs.

— Quels devoirs ?

— Les prières, la lecture du Coran, éviter les mauvaises fréquentations, le respect des valeurs que je t'ai inculquées, donner des nouvelles, rester ferme dans la religion.

Il ne parlait pas de restrictions. Il parlait d'identité. Sa peur n'était pas seulement que je devienne un autre que lui, mais que je m'évade – que j'oublie les codes culturels qui, pour lui, définissaient notre place dans le monde.

Extrait du journal :

« *Ce train, où l'intemporalité règne, me submerge d'une paix fugitive, entre deux mondes en guerre. Il me permet de faire une pause dans la vie.* »

À Lille, il y a une forme de bataille, je ne me sens pas vraiment à ma place, car l'ordre est le pilier de nos relations.

Parfois, un besoin d'écoute, d'attention, ou simplement d'une pause sur la rigidité des règles et des principes – non par leur substance, mais par leur usage excessif : les fondations de notre existence commune.

Notre maison n'est pas un foyer, ça ressemble plus à une gare de triage où les rêves sont déviés vers des voies mortes.

Quand je refermai mon carnet, je sus que l'écriture serait mon seul train : un train intérieur, sans gares, dont je serais le seul voyageur. Chaque mot repoussait les murs de la maison, les conventions restrictives de l'exil. Ce n'était pas encore la liberté, mais une fuite – et le premier sillon de ma vie. Le lendemain, gare Lille-Flandres. Ce train, c'était sans doute le même que j'avais pris un jour avec elle, entre Compiègne et Lille.